

LUNDI MATIN

IL est vif, son pas rapide.

Enveloppé dans sa grande cape noire, la tête nue, il prend tôt, comme tous les matins, l'air du jour. Plus besoin de loupe pour dénicher les petits bourgeons sur les arbres. Cette fois-ci ils envahissent les branches des platanes donnant à la ville un air de nouveauté et aux habitants un cœur de rechange après ce long hiver. Enfin, disent-ils, même si le froid, au fond, ce n'est pas si mal ! Le soleil tarde encore ce matin, mais le ciel est clair et les montagnes qui couronnent la ville ont ce « je ne sais quoi » présage d'une belle journée.

Le corps, à son âge, se durcit et la marche lui redonne souplesse et légèreté.

Un camion d'éboueurs le dépasse et il salue les hommes, debout, derrière, sur les marchepieds. Le cinéma « Le Royal » a disparu, rasé, remplacé par un grand espace peu engageant et quelques trous sombres laissés par les sondages.

Il s'approche. L'eau affleure la surface d'une partie de la ville lui a-t-on dit un jour.

Il reprend souffle avant de se pencher au-dessus du trou, pour mieux voir.

Alors c'est un simple frôlement, un tressaillement, le temps d'une surprise !

Phylis, endormie, tend un bras incertain en se dégageant à regret de Jérôme.

« Cette sonnerie, quelle horreur, pense-t-elle ! »

Elle se saisit du téléphone : « Bon, j'arrive. »

Levée d'un coup, Phylis va plonger son visage dans l'eau froide, sa peau claire dans cet étau resserre ses pores, frémit d'un coup sec et ses yeux s'ouvrent rattrapant son cerveau. La salle de bain est d'un ton mauve très doux et l'éclairage lumineux sur le lavabo n'aveugle pas les yeux encore fragiles. Elle apprécie l'ingéniosité de son mari à l'affût des astuces qui rendent leur vie plus agréable.

Elle prend son jean et une petite veste en cuir. La tasse à la main elle se dirige vers la chambre tout en dégustant un café fort et chaud nécessaire à son équilibre matinal. Elle pose sa tasse sur le petit guéridon. L'arme bien fixée dans l'étui, les chaussures souples ajustées, elle se penche au-dessus du lit et enfouit la tête dans le cou de son compagnon.

Un dernier regard déjà acéré et la jeune commissaire dévale l'escalier.

*

Le Royal ? Tout en évitant un camion mal garé, elle se souvient de quelques films et du projectionniste rencontré lors

d'une concentration. Un type qui prenait la moto au sérieux et passait son temps libre à décortiquer de vieux engins. Un peu philosophe et surtout libre comme Jérôme ! Un moment de nostalgie la rattrape, le bruit des motos au départ, le casque qui transforme en combattant, le frisson qui parcourt le corps et rend les autres si proches. Ce n'est pas si vieux. Refaire l'Italie, un jour ? Elle revoit l'arrivée à Florence avec Jérôme assis derrière elle sur une Ducati. Ils avaient quitté Bologne le matin et la route coulait en pente douce sous les collines.

Sa rêverie l'égaré un instant mais l'approche de la scène de crime la ramène au pire qui l'attend chaque fois.

Boulevard Édouard Rey, rue Barnave, Lucien déjà là et quatre ouvriers.

Elle avait dû faire un gros travail pour aborder les cadavres sans trop d'émotions. Phylis, la lutine, devient impassible. Une métamorphose indispensable pour que le regard regarde et la tête ne bronche pas.

Tous sont là, médusés.

Une petite tête blanchie émerge d'une corolle noire. Il repose, paisible, allongé, les bras en croix, une soutane noire enveloppe son corps, sagement tirée, et la cape étalée donne des ailes figées avant d'avoir pu se déployer.

Amélia surprend Phylis, immobile, la tête à peine penchée, les bras dans le dos.

– Amélia, il y a trente pièces posées dans sa main droite.

– Elles complètent la mise en scène.

Amélia écarte légèrement la cape et examine longuement le cadavre.

– Regarde ce petit trou au niveau du cœur fait avec un instrument rigide, effilé, dans une main sûre.

– Tuer si finement, presque avec délicatesse, drôle de surprise murmure Phylis penchée sur le corps.

Amélia, la légiste, n'est pas bavarde et attendra d'être sûre avant d'en dire plus. Phylis lui fait entièrement confiance et ne se formalise pas du silence qui s'ensuit.

– Lucien ?

– Ce sont les ouvriers qui ont découvert le corps commissaire.

Phylis se réjouit intérieurement qu'il soit de permanence cette semaine. Avec son équipe, chaque trace de pas, chaque pierre, allaient être analysées, et elle pourrait compter sur lui en tout.

– Aucun papier ?

– Non ! Je vais chercher son identité, son domicile.

– Trouve quelqu'un, un autre prêtre qui puisse l'identifier. Amélia ne peut rien faire de plus ici. Les photos ont été prises. Je vais à la salle d'autopsie, rejoins-nous au plus vite.

Le soleil sort de derrière Belledonne, la chaîne de l'est, et peine à se frayer un chemin entre les immeubles et le long des murs. Il balaye peu à peu l'espace sinistre du chantier.

« Cette cavité l'avait-elle attiré, pense Phylis, et l'eau au fond ? Un cadavre si bien arrangé, si convenable, posé au bord du trou ! »

Elle prend le temps de déguster un café, aux Archers, et laisse son cerveau associer tout ce qui peut se présenter à lui en rapport avec le crime : une mise en scène sur le terrain d'un ancien cinéma, avec comme acteur un vieux curé.

Un peu après, Philis franchit le seuil de la salle d'autopsie et attend.

Un homme est près du corps, Lucien et Amélia un peu en retrait. Un homme grand, les cheveux noirs tombant légèrement sur une veste jaune.

Il se retourne lentement, l'air grave et sérieux : un bel homme, pense Philis en s'approchant.

– Commissaire de la Jatte dit-elle avec retenue.

– Père Léger, secrétaire particulier de l'évêque.

– Bonjour monsieur. Vous le reconnaissez ?

– Oui, c'est le père Lupin.

– Venez, suivez-moi ! Amélia, nous prenons ton bureau un moment ?

Veste claire, pantalon anthracite, avec juste une croix épinglée au revers du veston, un polo bleu, des yeux verts, le regard direct, décontracté bien que légèrement tendu.

– Merci d’avoir pu venir aussi vite.

– Je sortais de l’évêché quand ce policier est arrivé pour l’annoncer.

– Donnez-moi quelques précisions.

– Il était l’administrateur de l’évêché. C’est lui qui gérait la vie quotidienne : les achats, la préparation des cérémonies.

– Le connaissiez-vous bien ?

– Je le rencontrais souvent, mais il était secret, aimable et silencieux.

– Avait-il des amis, des relations ?

– Les quelques anciens, encore en soutane, ont une certaine proximité.

– De qui était-il le plus proche ?

– C’est difficile à dire, peut-être de l’exorciste, le père Castor. Je sais en tout cas qu’il se levait tôt et marchait toujours un long moment.

– Comment l’avez-vous su ?

– Il nous l’avait dit, un jour, pour se moquer de nous. Nous manquions de rigueur de vie, d’après lui !

– Il s’est fait surprendre, ce matin.

– Oui, je suis abasourdi, pourquoi lui ?

– Il avait trente pièces dans la main gauche, cela vous suggère-t-il quelque chose ?

– Judas a trahi Jésus pour trente deniers, c’est ce qui me vient à l’esprit, surtout en ce début de Semaine Sainte.

– Semaine Sainte ?

– La semaine qui conduit à la mort et à la résurrection du Christ, l’histoire de Judas va être racontée plusieurs fois.

Ah ! Pouvons-nous rester en contact ?

– Évidemment. Mon bureau est à l’évêché, place des Tilleuls.

– Vous habitez là ?

– Non, j’habite quai Perrière.

– Et le défunt, où habitait-il ?

– Six, place des Tilleuls.

– Merci.

– Je vous en prie.

Léger parti, Phylis rejoint Amaria. Elle avait travaillé dur Amaria et acquis une précision enviée par les autres médecins. Son regard pénétrant fouillait les cadavres, détectait la moindre anomalie et elle passait en salle d’autopsie ses jours et ses soirées, n’ayant le souci d’aucun enfant et d’aucun mari. « Je préfère les morts aux vivants, disait-elle, ils me laissent le temps de les regarder. »

Elle commençait juste l’expertise du cadavre découvert sur le chantier et Phylis voulait en savoir plus. Elle appelle Lucien : « Va chez la victime, fouille partout, trouve un indice, je reste ici un moment. »

Phylis est fascinée par la précision et la délicatesse de ses gestes. Amélia lui montre le petit trou, cette gouttelette rouge perdue sur un torse blanc et encore vigoureux. Quelle précision, tu sais Phylis, toucher le cœur d’un coup, comme ça, ce n’est pas donné à n’importe qui ?

Phylis au bout d’un moment s’en va, avec un petit trou et une goutte de sang devant ses yeux.

La semaine commence bien se dit-elle, je pensais avoir un peu de répit après l'affaire du meurtre chez la psy, mais l'un n'attend pas l'autre. J'ai choisi la brigade criminelle et je suis bien payée de retour.

Lovée dans son fauteuil, au sixième étage de l'hôtel de police, Phylis remue distraitemment un nouveau café. Ce n'est pas pour elle l'endroit idéal pour réfléchir. Les murs froids et laids, les ordinateurs et leur lueur blafarde, le va-et-vient incessant des enquêteurs lui donnent le tournis.

« Un coup précis, puissant, rapide avec une arme effilée, peut-être une grande aiguille : « C'est tout » lui avait dit Amélia. Le cœur avait été transpercé d'un coup.

Allait-il trahir, comme ce Judas ? Trente pièces d'argent, au dire de monsieur Léger ! Vu l'importance de Jésus, c'était maigre ! Un piètre négociateur, ce Judas, il aurait pu en tirer beaucoup plus ! À quoi bon trahir pour si peu ! Mais seul le symbole comptait, paraît-il ?

Elle boit une gorgée d'un café plutôt chargé et son regard s'échappe par la fenêtre vers la montagne, en face, un immense chapeau de gendarme, comme ceux qu'elle faisait, enfant, avec du papier journal, et un plateau qui le poursuit, plus bas, jusqu'à la jonction des deux vallées. Elle invite Jérôme, son mari, comme pour le sentir avec elle :

« Jérôme, tu es au palais en plein effet de manche ? Ma tête tourne à plein régime, comme tu peux t'en douter ? Je t'aime ! » Phylis envoie son message, une bouffée d'air dans cette journée incertaine, et revient aux investigations de Lucien, son second, son meilleur assistant, calme et déterminé : viens me rejoindre au Centenaire, place Notre Dame.

– Lucien, alors ?

– J'ai fini commissaire.

Les habitués de onze heures envahissent peu à peu le café lorsque Lucien arrive. Phylis avait choisi un coin calme et regarde entrer de sa démarche lente et sûre, la tête légèrement baissée, le crâne un peu dégarni son adjoint, le commandant Lucien Ducoterd, toujours réservé et qui reste pour elle un peu une énigme. Elle le sait marié, avec deux enfants, fréquentant la paroisse Notre Dame où il habite, et curieux de cinéma. Ses enquêtes sont précises et rares les indices qui lui échappent.

– C’était sur une feuille de papier glissée sous un livre, dit-il d’entrée de jeu, quelques lignes : « Si ce que j’ai découvert est vrai, alors c’est gravissime ! »

– Qu’avait appris Lupin, sur qui, qui le savait ? Continue de chercher. Il a un ordinateur ?

– Oui, mais je dois faire appel à un spécialiste, je me débrouille trop mal.

– Tu demandes à Olaf ?

– Bien sûr.

« Il faudra bien que je me perfectionne en informatique, pense-t-il, mon père m’a transmis son nez et son esprit rusé qui lui servaient sur les champs de foire pour déceler le moindre défaut d’une vache et c’est indispensable dans mon boulot, mais les ordinateurs emmagasinent des indices bien cachés ? Bon, en attendant ce sera Olaf ! »